

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

Jocrisse congédie

Dorvigny, Louis Archambault

Paris, 1799

urn:nbn:de:hbz:5:1-17878

Fe
358

10

Fc358/10



ⓂF+C358/018Ⓜ

JOCHESSA

GOVERNMENT

MINISTRY OF AGRICULTURE

AND FISHERIES

OTTAWA

1911

1912

1913

1914

1915

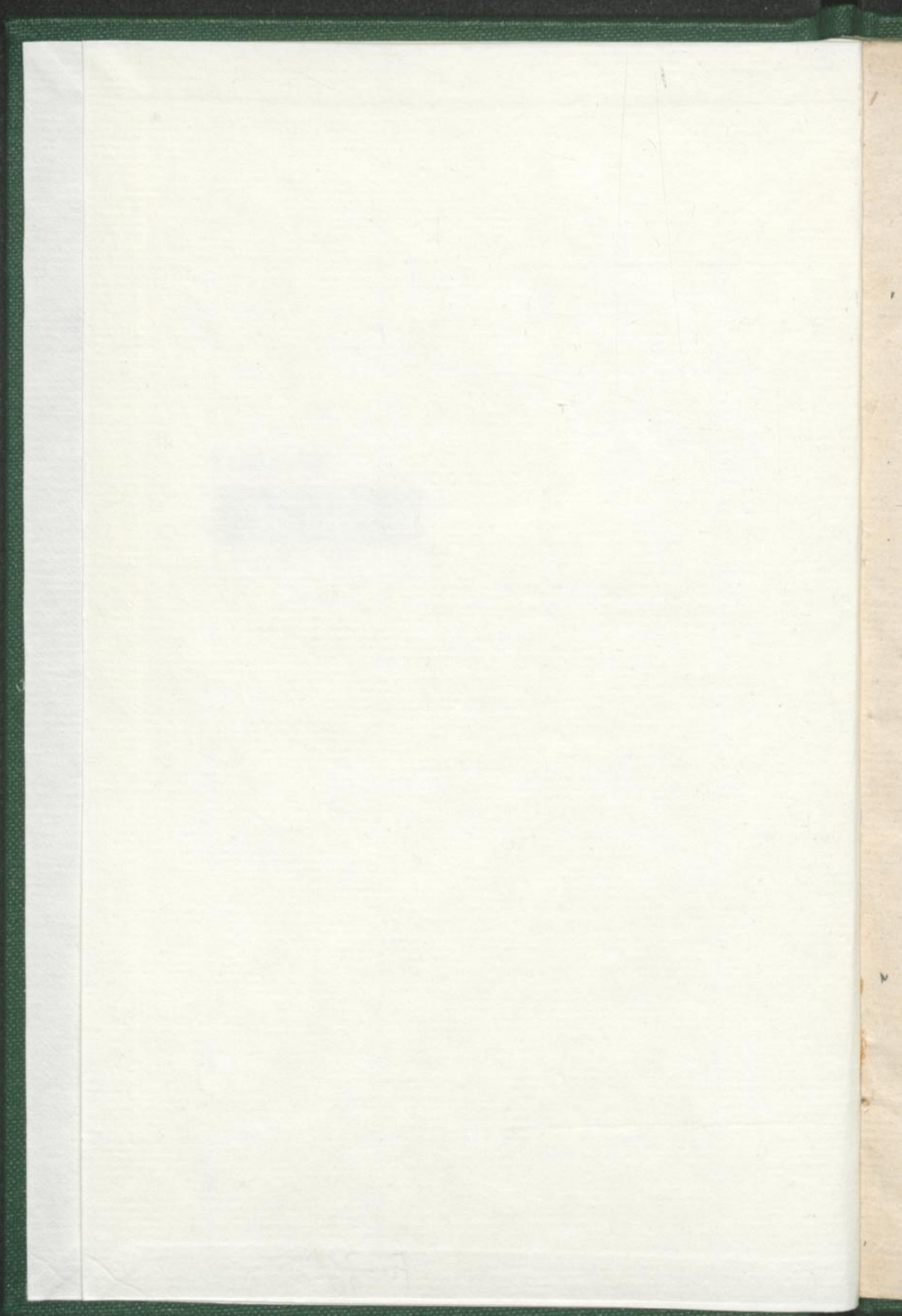
1916

1917

1918

1919

1920



JOCRISSE
CONGÉDIÉ,
FOLIE EN DEUX ACTES,

Représentée sur le Théâtre Montansier;

P A R D O R V I G N Y. * 1734

Prix, 1 franc 2 decimes.



A P A R I S,

CHEZ TUTOT, Imprimeur - Libraire, rue
Saint-Roch.

A N V I I.

1852S, 24

PERSONNAGES.

ACTEURS.

DUVAL.

ÉLÉONORE, sa fille.

DUMONT, Prétendu d'Eléonore.

JOCRISSE,

LA MERE DE JOCRISSE.

LA SŒUR DE JOCRISSE.

ANTOINE, Garçon d'écurie.

TROIS AVEUGLES, dont un parlant.

UN ENFANT, conduisant les aveugles.

DUVAL.

LECLERE.

{ ALEXANDRE.
HURTEAUX.

BRUNET.

BONIOLI.

CAUMONT.

BISSON.

{ HUGOT.
DUFRESNOY.
L'HAZARD.

AUDE, neveu.

La Scène est dans un fauxbourg, chez Duval.

J O C R I S S E

C O N G É D I É.

A C T E P R E M I E R.

Le Théâtre représente la cour de la maison , au fond est une grille , qui s'ouvre , pour entrer au jardin , et qu'on voit à travers. A gauche de l'acteur est un puits ; des deux côtés , des portes pour aller aux cuisines et aux appartemens.

S C È N E P R E M I È R E.

LA MERE DE JOCRISSE, SA SŒUR.

L A M E R E.

OUI, ma fille, je n'avons pas de temps à perdre ; not' maître, en sortant pour aller faire ses visites avec son gendre , m'a dit qu'il vouloit dîner à deux heures juste, et j'avons encore ben de la besogne ; un jour de noce comme ça, on n'a jamais fini... Vas-t-en toujours mettre le couvert , pendant que ta maîtresse n'a pas besoin de toi, ça sera autant de fait... Moi, j'attends ton frère, que j'ai envoyé au marché ; i' n'arrive pas ce lambin-là, et ça me retarde pour mon dîner.

L A S Œ U R.

Je voudrois bien le voir revenir , car j'y ai donné aussi commission de m'acheter quelque chose... Ah ! le v'là pourtant (*Jocrisse paroît*). C'est ben heureux ; arrive donc ? je croyois que tu ne reviendrois pas aujourd'hui.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, JOCRISSE.

(*Il porte un panier de provisions de la main gauche , un pot de moutarde de la main droite ; un abattis de dindon et des chandelles sortent de sa poche droite ; du céleri et une paire de souliers de la gauche ; il porte sur la tête un panier à secouer la salade , dans lequel sont des œufs*).

J O C R I S S E.

Vous croyez donc qu'on va là poste , vous autres , que vous êtes cause que je suis chargé comme un baudet , avec toutes vos commissions à tout le monde . . . heureux si je n'en ai pas oublié la moitié , encore ! Voyons , aidez-moi à me débarrasser. (*A sa sœur*). Prends le pagnier , toi . Vous , ma mère , prenez la moutarde , avec le céleri pour la remoulade , avec une paire de souliers neufs que je me suis r'achetée . . . et pis v'là l'abbattis de dindon que vous m'avez recommandé , avec deux livres de chandelle à la baguette , de six , pour sa cuisine. (*Il donne les objets à sa mère à mesure*).

L A S Œ U R.

C'est ben propre , comme t'as appareillé tout ça !

L A M È R E.

Y gny avoit pas besoin de céleri , puisque y en a dans le jardin.

J O C R I S S E.

Ah ben , dame ! on ne se ressouvient pas de tout. (*Il fait un mouvement d'impatience , le panier tombe , quelques œufs se brisent*).

L A M È R E.

Ah , miséricorde ! v'là l'aumelette toute faite ?

J O C R I S S E , trépignant.

Sarpedié , que vous êtes donc mal-adroite ; c'est ce panier-là qu'il falloit m'ôter le premier aussi. Là ! v'là une jolie façon de faire les aumelette sans beurre et sans poêle.

L A S Œ U R , allant prendre un balai.

Ah , le misérable étourdi ! il n'en fait jamais d'autre ; faut que je balaie ça ben vite , qu'on ne le voie pas , car je serions grondés tous. (*Elle balaie les œufs*).

J O C R I S S E.

Et vous le mériteriez bien ; pour moi , je me lave les mains de ces œufs-là , toujours.

L A M È R E.

Comment ! ahuri que t'es . . .

J O C R I S S E.

Bah ! c'est ben vous deux qu'en êtes , des ahuries !

L A S Œ U R.

Ne l'obstinez pas, car y voudra encore avoir raison.

J O C R I S S E.

Mais sûrement ; je ne suis pas obligé d'y voir clair par dessus ma tête, peut-être ben... Allons, voyons ; c'est jamais que des œufs, on en aura d'autres... Vuidons ce pagnier. (*La mère prend les objets à mesure*). Tenez, v'là un gigot pour mettre à la broche ce soir, et pis v'là un biscuit de Savoie pour le dessert.

L A M E R E.

Tiens, ma fille, regarde donc, il a mis tout ensemble... Ah ! mon dieu, l'animal !

J O C R I S S E.

Faudroit-y pas vous faire un pagnier pour chaque artique ? Tenez, voilà une livre de beurre ; et pis v'là vor' fichu brodé, que j'ai été reprendre cheux la blanchisseuse.

L A M E R E.

Oh, le misérable, il l'a mis contre le beurre ; le v'là tout gâté !

J O C R I S S E.

Quiens, gâté ; comme vous criez toujours pour rien : il n'y a qu'un petit coin qui y a touché.

L A S Œ U R.

Ah ! mon dieu, je tremble pour mes bas de soie, moi, que je lui ai dit de m'acheter.

J O C R I S S E.

Oh ! je ne t'ai pas oublié non pus, y sont ben là dans un coin tout par dessous.

L A S Œ U R.

Voyons-les donc ben vite.

J O C R I S S E.

Eh donne-moi donc le temps de débarrasser. Quiens, v'là une liv'e de lard.

L A S Œ U R.

Ah ciel ! du lard avec mes bas de soie...

J O C R I S S E.

Mais n'aie donc pas peur, y sont encore loin, va... V'là du savon, du sucre, et de la cire jaune pour frotter... C'est étonnant, queu mémoire il m'a fallu pour retenir tout ça dans mon esprit ! Ah, quiens les v'là tes bas, ne pleure donc plus. (*Il les lui donne*).

L A S Œ U R, *les regardant.*

Ah, l'indigne ! ma mère, mes pauvres bas sont perdus aussi.

J O C R I S S E.

Quien, s'aut'e, perdus ! elle les a dans sa main.

L A S Œ U R.

Regarde, misérable ; vois-tu que les voilà tout abymés ?

JOCRISSE.

JOCRISSE.

Bon ! c'est rien , ça ; c'est un peu de noir de fumée qu'a frotté contre... Et quiens, v'là l'cornet même.

LA SŒUR.

Qu'est-ce que je vas donc faire à présent, que je voulois les mettre ce soir pour le bal.

JOCRISSE.

Ça se lave, je te dis... ou ben tu les feras reteindre en noir, y n'y paroitra pus.

LA SŒUR.

Oui, en noir, ce sera ben gai pour une noce !

JOCRISSE.

Oh, dame, si tu n'es pas contente, une autrefois tu feras tes commissions par toi-même.

LA SŒUR, en colère.

Oui, oui, que je les ferai moi-même, et que je serois ben fâchée de jamais pu me servir d'un vilain étourdi comme toi ! M'en v'là pour mes neuf francs, et je n'aurai pas de bas encore ! Oh le misérable. (*Elle sort en pestant*).

SCENE III.

LA MERE, JOCRISSE.

EH bien ! crevez-vous donc, pour faire plaisir au monde. V'là les remerciemens qu'on a, encore !

LA MERE.

Tu ne les mérites pas, n'est-ce pas ? Mais c'est bien fait pour nous ; pourquoi que je sommes si sottes de nous fier à un imbécille comme toi.

JOCRISSE.

Pardine ! vous avez bentôt fait des imbécilles, vous autres..... J'aurois voulu vous y voir, vous, avec un tas de commissions comme ça à faire, que la tête vous en auroit retourné seulement.

LA MERE.

C'est bon, c'est bon. Rends-moi mon reste, à-présent. Combien que t'as dépensé ?

JOCRISSE.

Le v'là par écrit, là, dessus un papier. (*Il le tire de sa poche*). y a 15 liv. 10 sous. V'là 50 sous en monnoie ; c'est 18 liv. ; et pis deux petits écus que j'avons là, en pièces de 15 sous ; tenez (*Il les lui donne*).

LA MERE, ayant compté.

Qu'est-ce que tu me chantes, deux petits écus en pièces de quinze sous ? n'en v'là que six.

J O C R I S S E.

Comben donc qu'il en faut ?

L A M E R E.

Eh, innocent ! huit, peut-être ben !

J O C R I S S E.

Bah ! vous croyez-ça, vous ?

L A M E R E.

Sûrement, que je le crois ; 15 et 15 font 30, et 30 font 60, et 60 font six francs.

J O C R I S S E.

Oui ; mais savoir si le marchand compte comme-ça.

L A M E R E.

Eh mais, nigaud, comment veux-tu donc qu'il compte, à moins qu'il ne soit un fripon.... on plutôt toi un ahuri, qui a perdu le reste en chemin.

J O C R I S S E.

Oh ! non, c'est plutôt le marchand, comme vous disiez. (*Il se fouille*). Attendez, nous allons ben voir... Ah ! oui, v'là encore queut' chose. (*Il tire de sa poche un papier plié*). Oh ! non, c'est le portrait du gend'e de not' maît'e que j'ai été prendre cheux le peint'e pour le donner à sa femme, mamzelle Duval.

L A M E R E.

Ah ! voyons donc ça.

J O C R I S S E.

Diant'e ! c'est beau, allez ; c'est une mignature ; c'est pour mettre comme i' dit, dans un méraillon ; et pis, on li pendra ça au cou, avec des diamans de perle, et ça jouera comme ça, tenez (*Il le prend du bout des doigts, pour figurer la chose ; il le laisse tomber, court après, met le pied dessus, et casse le verre*). Ah ! jarni, v'là le méraillon fricassé !

L A M E R E.

Ah, ben ! encore un pus beau coup que t'a fait là, tu n'as qu'à te bien tenir quand il reviendra.

J O C R I S S E, *l'ayant ramassé.*

Eh ben ! i' n'y a jamais que la vitre à remettre, et pis le nez, qui est un peu écorché avec mon talon..... Mais le peint'e li en refera un aut' ; v'là tout.

L A M E R E.

Oui, tu prends bien vite ton parti ! Mais prends bien garde, t'en feras tant, qu'on te payera une bonne fois pour toutes..... Tâche toujours de me retrouver les 30 sous qui me manquent ; ou ben tu t'expliqueras demain avec les marchands. En attendant, va-t-en au colombier, me tuer une demi-douzaine de jeunes pigeons, et tu me les porteras à la cuisine. Moi, je vas toujours avancer le dîner. (*Elle emporte le panier et les provisions*).

SCÈNE IV.

JOCRISSE, *seul.*

C'EST pourtant ben dur, pour moi, d'être comme ça, ici, le souffre douleur de toute la maison ! Si y a queut' chose à faire dehors ou dedans, c'est toujours Jocrisse par-ci, et Jocrisse par-là.... Et pis, si y a queque-z'un à gronder après, c'est encore Jocrisse par-tout..... Voyons donc à l'i tuer ses pigeons, à ma mère ; car je n'ai pas un instant de repos, déjà. (*Il sort*).

SCÈNE V.

DUVAL, DUMONT, *venant du dehors.*

DUVAL.

NOUS avons fait là, mon ami, bien des courses inutiles ; nous n'avons pas trouvé la moitié de notre monde : mais, au moyen des billets que nous avons laissés, ils seront toujours prévenus, et ceux qui voudront nous honorer de leurs visites, seront les bien reçus.

DUMONT.

Ce n'est pas la quantité de monde qui rendra notre fête plus agréable ; elle sera toujours intéressante, si nos vrais amis et nos parens viennent l'embellir de leur présence.

DUVAL.

Ils nous l'ont promis, et je me flatte qu'ils n'y manqueront pas. (*Il appelle*). Jocrisse ? Jocrisse ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JOCRISSE, *un panier à la main.*JOCRISSE, *entrant.*

Mev'là, nor' maît'e.

DUVAL.

Rentre mon cabriolet sous la remise, et reconduis mon cheval à l'écurie.

JOCRISSE.

J'y vas tout de suite, nor' maît'e. (*Il entre dans la cuisine*).

DUVAL, *à Dumont.*

Mon ami, allons voir ma fille et votre mère. (*Il sort*).

DUMONT.

Je vous suis.

SCÈNE

S C È N E V I I.

DUMONT, JOCRISSE, *allant pour sortir.*DUMONT, *l'arrêtant.*

U N moment , mon cher Jocrisse. J'avois prié de passer chez le peintre ; il t'a remis mon portrait, sans doute ?

JOCRISSE, *à part.*

Ah ! v'là le diable de portrait, à présent ! encore une gronde à essuyer ! ça n'en finit pas ! (*Haut.*) Oui, citoyen, le portrait est tout peinturluré, si vous voulez.

DUMONT.

Comment, si je veux ? que veux-tu dire ?

JOCRISSE.

Doucement, citoyen ; je vous préviens que vous allez vous fâcher, déjà. mais je suis encore plus en colère que vous, moi ! le v'là vot' portrait. (*Il le lui montre.*)

DUMONT, *avec humeur.*

Qu'est-ce que c'est que cela ?

JOCRISSE.

Là ! je vous l'avois bien dit que vous vous fâcheriez.

DUMONT, *tenant le portrait.*

Morbleu ! il y a bien de quoi ! cela n'a pas figure humaine.

JOCRISSE.

Mais écoutez donc. La plus belle figure véritable n'est pas à l'abri des accidens, et une peinture n'est pas plus invulnérable qu'une personne. Si le peintre avoit, par hasard, laissé tombé vot' portrait, et pis, qu'il aye marché de sus, sans le faire exprès ?

DUMONT.

Quelle histoire me conte-tu là ?

JOCRISSE.

Dame ! y en a pourtant plus de la moitié de vrai, dans tout ça. Mais i' n'y a que le nez qui est un petit peu écaillé, et je li reporterai demain ; i' vous raccommode ça, qu'i n'y paroitra plus.

DUMONT.

Cela m'apprendra à m'adresser à lui.

JOCRISSE.

Est-ce que je n'ai pas ben fait ma commission, donc, à cela près de si' accident-là ?. Mais vous avez toujours le portrait, où ce que mamselle vous reconnoitra ben, all z.

DUMONT, *en colère.*

Oh ! morbleu ! mais, quand je me fâcherai, il n'en sera, ni plus,

ni moins , et c'est moi qui ai eu tort. (*En s'en allant*) Bien obligé , mon ami ; je te remercie.) *Il sort par le même endroit que Duval , au-dessus de la porte de la cuisine.*

JOCRISSE.

Gn'y a pas de quoi , citoyen ; j'ai fait pour le mieux. . . . Tiens ? il a l'air mécontent encore ! Oh ! jarni , ça me dégoûte ben d'obliger le monde , moi , toujours !

SCÈNE VIII.

JOCRISSE, SA MERE.

LA MERE , *sortant de la cuisine , avec un saladier et un torchon.*

COMMENT , imbécille que tu es ! tu n'y vois donc pas clair ?

JOCRISSE , *se fâchant.*

Allons , encore une autre querelle ? est-ce que vous êtes tous donné le mot , pour me faire désalter d'ici ?

LA MERE.

C'est ben toi , qu'as juré de faire tourner la tête à tout le monde ! Comment , je te dis de me choisir six jeunes pigeonneaux , tu vas tuer tous les vieux pigeons , les pères et les mères , et les dépareiller encore ?

JOCRISSE.

Eh ben ! quand vous m'ahurirez. . . . Est-ce que je sais-ti leur âge au juste , moi , à vos pigeons ?

LA MERE.

Mais c'est ben aisé à connoître ça.

JOCRISSE.

Bah ! bah ! vieux ou jeunes , n'avez - vous pas toujours vot' compte. . . . ? Ainsi , c'est la même chose.

LA MERE.

Eh ! non pas. . . . Les jeunes vont mourir de faim , et les vieux seront durs comme des ânes.

JOCRISSE.

Eh ben , vous les ferez cuire un peu pus long-tems , et-on les mordra un peu pus fort.

LA MERE.

Ah ! mon dieu ! il sera cause que je serai encore grondée.

JOCRISSE.

Mais non. Est-ce que vous pouvez-ti empêcher un pigeon d'être dur , donc ? Vous direz que c'est son académie qu'est comme-ça.

LA MERE.

Oh , on ! la tienne à toi est d'être un mal avisé , va.

CONGEDIÉ.

11

J O C R I S S E.

Je vous dis que c'est un parti pris entr'eux tous ; i' n'en démordront pas de me raquiner.

L A M È R E.

Oh , je r'en répons... je suis ben fâcée de ne pouvoir faire tout moi-même , car je ne me servirois jamais de toi.

J O C R I S S E.

Vous êtes encore ben heureuse de me trouver, vous comme les autres.

L A M È R E.

Pour la belle besogne que tu fais !... Voyons donc si t'auras l'esprit de faire quelque chose aujourd'hui : quiens v'là des couverts d'argent que je viens de nétoyer ; tire-moi un sceau d'eau au puits , et repasse-les dans ce saladier-là , et tu les essuieras avec ce torchon blanc. Auras-tu ben assez de génie pour ça ?

J O C R I S S E.

Pardine, c'est ben malin. (*Il les prend*). Allez vous-en à votre cuisine, et je vous les y reporterai.

L A M È R E, s'en allant.

Ah ! j'en sue ; quelle tête il a ce petit garçon-là ! (*Elle sort*).

SCÈNE IX.

J O C R I S S E, seul.

AH ! jarni oui... des têtes ! vous en avez encore de bonnes, vous, pour parler des autres !... C'est-i' pas ben difficile de tirer un sciau d'eau , et de laver des couverts... (*Il ôte son habit, et le met sur le bord du puits*). A les entendre , il sembleroit qu'on ne sait rien faire. (*En tirant de l'eau*). On a ben raison de dire que y a de drôles de gens dans le monde ! Si c'étoit pas ma mère aussi , et mon maît'e , je leux y dirai ben leux fait , des fois que y a ; mais faut en souffrir de certaines personnes... (*Il veut porter le sceau d'eau jusqu'au milieu du théâtre , où il a posé le saladier par terre , avec les couverts dedans ; mais ne le pouvant pas , il va chercher le saladier , qu'il pose sur le bord du puits , et qu'il fait tomber dedans en voulant y verser l'eau*). Ah , sarpédié, v'là les couverts dans le puits, à st' heure ! Le diable soit de ma mère de ne les avoir pas lavés dans la cuisine ! comment les ravoir à présent , pour dîner ?... Ah , mon dieu ! mon dieu ! queu maison ensorcelée pour moi... Si je pouvois les rattrapper avec le sciau , (*Il monte sur le puits , prend la corde à deux mains , comme s'il vouloit y descendre , et la peur le prenant , il crie*) : Aih , aih , aih , aih !

B 2

SCÈNE X.

JOCRISSE, SA MÈRE.

LA MÈRE, *en entrant.*

QU'EST-CE que c'est donc que ce train-là ? (*Allant à Jocrisse, qui est comme suspendu, et le retirant*). Mais, pourquoi donc faire que t'es monté là ?

JOCRISSE, *se débarassant.*

Eh, venterguette ! vos diables de couverts qui sont dégringolés dans le puits.

LA MÈRE, *furieuse.*

Mes couverts d'argent sont dans le puits ?... Ah, malheureux ! puisse-tu y être tombé toi-même, va ! Ah, mon doux sauteur ! queu que notre maître va dire, quand y va savoir celle-là ? Oh j'irons tous à la porte de ce coup-ci ; toute la famille.

JOCRISSE.

Bah ; y gn'y a qu'à ne pas l'i dire.

LA MÈRE.

Heureusement que not' maî' ma dit qu'il ne seriont que huit à dîner ; et pendant qu'il seront à table, t'iras vite chercher un recuteur, qui retirera les couverts.

JOCRISSE.

Pardi, ça fera qu'on ne s'en appercevra seulement pas... et y retirera le saladier aussi.

LA MÈRE.

Oh, pour celui-là il est ben cassé ; mais je te réponds que tu le payeras sur tes gages ; car je te le retiendrai moi-même.

JOCRISSE.

Eh ben ! c'est bon ; je m'y accorde (*La mère sort*). Là, vl'a pourtant les politesses que j. reçois toute la journée ! heureusement que je ne les écoute pas plus les uns que les autres. (*Il va pour sortir*).

SCÈNE XI.

JOCRISSE, DUVAL, DUMONT.

DUVAL, *l'arrêtant.*

DIS-MOI donc un peu, Jocrisse ?

JOCRISSE.

De quoi, citoyen ?

D U V A L.

Où est donc un papier que ta sœur m'a dit que le notaire m'avoit envoyé ce matin ?

J O C R I S S E.

Je n'en sais rien , moi.

D U V A L.

Il faut pourtant qu'il se trouve : ta sœur l'avoit mis sur la table de mon antichambre ; je l'ai cherché par tout , et il est devenu invisible. Il n'y a que toi qui y es entré depuis ta sœur , puisque ta mère n'y a pas mis le pied.

J O C R I S S E.

Ah , un papier en long ?

D U V A L.

Sûrement , (*En montrant la main*) grand comme ça.

J O C R I S S E.

Qu'étoit tout écrit même ?

D U V A L.

Parbleu ! je le crois bien (*A Dumont*). C'est votre contrat , que je voulois vous lire , pour le signer.

J O C R I S S E, *se grattant l'oreille.*

Est-ce que vous aviez besoin de ce papier-là ?

D U V A L.

Certainement.

J O C R I S S E.

Ah , ben , ne le cherchez pus... je sais ben où il est , et je vas voir s'il est encore tems. (*Il court à la cuisine*).

SCÈNE XII.

D U V A L, D U M O N T.

D U V A L.

AH , l'animal m'aura encore fait quelqu'histoire avec ce papier-là.

D U M O N T.

Réellement , il est trop étourdi... Vous ne devriez pas l'employer à la chambre.

D U V A L.

Dites donc que je ne devois l'employer nulle part... et si ce n'étoit un jour de réjouissance , je vous assure qu'il n'auroit pas passé la journée ici.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JOCRISSE, *apportant un grand papier, couvert d'huile.*

JOCRISSE.

TENEZ, citoyen, c'est-y ça ?

DUVAL.

Ah, miséricorde ! qu'est-ce que je vois-là !

JOCRISSE.

Dame, c'est de l'huile, parce que ma mère m'a demandé du grand papier pour envelopper des cotelettes en papillottes, et v'là qu'elle alloit les mettre sur le gril.

DUVAL.

Comment, malheureux, tu prends le contrat de mariage de ma fille, pour envelopper des cotelettes.

JOCRISSE.

Est-ce que je pouvois-t'y savoir ça ; moi ? vous savez bien qu'on met toujours des papillottes aux cotelettes.

DUVAL.

C'est donc le diable qui l'a encore conseillé ? ... (à Dumont). Et vos parens qui vont arriver pour les signatures ! et le notaire qui demeure à plus d'une lieue... (À Jocrisse). Oh, l'infame ! si j'avois un pistolet, tu ne bougerois pas de là....

DUMONT, *le retenant.*

Ne vous fâchez pas, mon cher beau-père ; ce seroit vous faire du mal inutilement. Envoyez plutôt chez le notaire ; il a votre minute, et il vous fera un autre contrat.

JOCRISSE.

Pardine ! sûrement. Ce sera bientôt fait.

DUVAL, *le retenant.*

Oui, oui, ne t'inquiète pas.... J'aurai bientôt fait avec toi, aussi.... Va dire au garçon d'écurie qu'il mette le cheval au cabrioler ; qu'il aille tout de suite chez le notaire, et qu'il le ramène avec la minute du contrat de ma fille.... (Jocrisse feint de sortir et se cache). (À Dumont.) Et nous, mon ami, allons faire quelques tours de jardin ; car j'ai besoin de prendre l'air pour remettre un peu. (Ils entrent au jardin par la grille.)

SCÈNE XVI.

JOCRISSE; *en rentrant.*

BON ! je ne vas pas parler au garçon d'écurie, justement, le cheval n'est pas dételé, et je vas putôt y aller moi-même... Ça me fera prendre l'air aussi, à moi ; car je suis aussi en colère que lui... Demandez-moi un peu si c'est de ma faute !... Et pourquoi qu'il le laisse traîner son contrat ? En vérité, faudroit être sorcier, pour deviner avec tout ce monde-là ! Et pis, c'est eux qui crient, et les domestiques sont des bêtes ! Oh ! ça commence ben à m'ennuyer, ça, et ça ne durera pas long-tems comme ça. (*Il sort par le côté de l'écurie.*)

SCÈNE XV.

LA MERE, *seule, sortant de la cuisine, et secouant de la salade dans un panier.*

Y a encore queuque mauvaise affaire, sûrement, avec le papier qu'i m'est venu rechercher ! oh ! comme ce petit garçon-là me prend malheureuse ici, à entendre toujours gronder après lui !

(*On entend des aveugles qui jouent du violon, et un qui bat le tambour.*)

SCÈNE XVI.

LA MERE, TROIS AVEUGLES, *dont l'un en femme, battant la grosse caisse ; un petit garçon les conduisant.*

LA MERE, *les interrompant.*

Eh ben ! eh ben ! queu que vous demandez ici, vous autres ?

1^{er}. AVEUGLE.

C'est-i pas ici la maison du citoyen Duval ?

LA MERE.

Oui dà ! queu que vous lui voulez ?

L'AVEUGLE.

On nous a avertis, de sa part, de venir ici ; c'est lui qui nous a fait demander.

LA MERE.

Ah ben ! attendez ; il est dans le jardin, j'allons le chercher. (*Pendant qu'elle va au jardin, les aveugles jouent très-fort et faux.*)

SCÈNE XVII.

LES AVEUGLES, DUVAL, DUMONT, LA MERE.

(Duval et Dumont font cesser les aveugles , en les retenant par les bras).

DUVAL.

M E direz-vous bien pourquoi vous venez faire ici ce beau chati-vari ?

L'AVEUGLE.

On nous envoie chez le citoyen Duval , qui nous a fait demander pour la noce de sa fille.

DUVAL , en colère.

Moi ! ... Le diable m'emporte , et vous aussi , si j'ai jamais eu cette idée-là !

L'AVEUGLE.

Comment , citoyen , vous ne faites pas un mariage aujourd'hui , et vous n'avez pas un bal ce soir ? témoin que c'est un jeune homme qui nous est venu avertir de votre part.

DUMONT.

Allons , c'est encore une gentillesse de votre bon Jocrisse.

L'AVEUGLE.

Justement , Jocrisse ; c'est ça même.

DUVAL.

Mais , ce drôle-là ! pourquoi s'avise-t-il ... ?

DUMONT.

Oh ! c'est moi qui suis responsable pour cette fois ... J'ai eu l'indiscrétion de le charger d'avertir des musiciens , et il s'est acquitté de sa commission avec son intelligence ordinaire.

DUVAL.

Je vous dis qu'il n'est bon à rien.

L'AVEUGLE.

Mais , citoyen , nous vous ferons danser tout aussi proprement que des violons de l'opéra ; écoutez plutôt.

(Les aveugles commencent une contredanse , bien fort et bien faux).

DUVAL , en colère.

Eh ! morblen ! vous me cassez la tête ... Allez-vous-en au diable !

DUMONT , les arrêtant.

C'est bon , c'est bon , mes amis. Nous ne doutons pas de vos talents ; mais nous n'en avons pas besoin pour aujourd'hui. Cependant , pour que vous n'ayez pas perdu votre tems , voilà un petit écu pour boire à notre santé.

L'AVEUGLE.

CONGÉDIE.

17

L'AVEUGLE.

Ah ! de bien grand cœur... Et j'allons même, en reconnaissance, vous donner encore une petite fanfare à l'honneur de la mariée.

D U V A L, *vivement.*

Non, non, non.

D U M O N T.

Bien obligé; la mariée a mal à la tête, et cela le redoubleroit encore. Une autre fois. Au revoir, mes amis... (*A la mère*) Conduisez-les dehors, la mère.

L A M È R E.

Allons, venez, mes bonnes gens.

L'AVEUGLE.

Au revoir donc, mes braves citoyens. Quand vous aurez besoin de nous, ne vous en faites pas faute; nous sommes à vos ordres. (*Ils sortent en jouant*).

SCÈNE XVIII.

D U V A L, D U M O N T.

D U V A L.

J E vous fais compliment de votre simphonie.

D U M O N T, *riant.*

Il faut garder ce compliment pour le directeur de mon concert, et nous précautionner d'un autre.

SCÈNE XIX.

L E S M Ê M E S, L E V A L E T D'ÉCURIE.

L E V A L E T.

A H ! jarni ! noi' maît' ! j'ons eu bon nez, tout-à-l'heure, et j'ons marché ben à point, pour vous sauver d'une belle aventure !

D U V A L.

Qu'est-ce donc encore ?

L E V A L E T.

Jocrisse étoit venu...

D U V A L, *en colère.*

Encore du Jocrisse ! toujours du Jocrisse !

L E V A L E T.

Oui. Il venoit de partir avec le cabriolet, sans me rien dire; moi, que ça m'a étonné, je l'ons suivi de loin, comme par une bonne ins-

piration Et, ma fine ! bien heureusement pour lui , et pour vous aussi.

DUMONT.

Ah ! mon dieu ! il aura encore fait quelque malheur !

LE VALET.

A peine avoit-il fait vingt pas dans la rue , qu'il a été accrocher une grande voiture de roulier Le cabriolet a renversé ; Jocrisse a été jeté dans le ruisseau , et le cheval , qui étoit mal arrangé dans le brancard , s'est dételé et s'est sauvé.

DUVAL.

Ah ! ciel !

LE VALET.

J'ai rattrapé le cheval ; j'ai relevé le cabriolet , où il n'y avoit que deux rayons de cassés , et Jocrisse s'en revenant , clopin clopant , et tout couvert de boue.

DUVAL.

Puisse-t-il s'être exterminé , le malheureux ! Antoine , monte à cheval , court chez le notaire ; prie-le de me refaire un autre contrat sur la minute , et rapporte-le-moi sur-le-champ , s'il ne peut pas venir avec toi.

LE VALET.

J'y vas Eh ! tenez ! v'là Jocrisse qui revient. (*Il sort*).

DUVAL.

Rentrons , mon ami ; je ne veux pas le voir ; malgré tous ses torts et ma colère , je sens que je prends encore intérêt à son accident. (*Ils rentrent*).

SCÈNE XX.

JOCRISSE, SA MÈRE, *le tenant par dessous le bras.*

LA MÈRE.

Eh ! seigneur ! mon pauvre enfant ! comment que ça t'est donc arrivé ?

JOCRISSE, *en colère.*

Eh ! pardine ! ça m'est arrivé Pour vouloir toujours trop bien faire Et pis , parce que le cheval est encore plus étourdi , plus ahuri que moi Et pis , parce que le roulier l'a fait exprès , de m'accrocher.

LA MÈRE.

Mais regarde donc pourtant , et conviens une bonne fois que tu es bien mal-adroit d'avoir , comme ça , renversé le cabriolet.

JOCRISSE, *fier.*

Bah ! ben au contraire C'est ben plutôt une preuve de mon

adresse. Trouvez-moi queuquezun qui fasse ste culbute-là aussi lestement que moi, et sans se blessser dutout... ? Allez, allez, ma mère, c'est que tout le monde m'en veur ici, et qu'on ne me rend pas justice.... Mais, quand je m'aurai néroyé, vous verrez que ça ne m'empêchera pas encor de danser, ce soir, au bal... Allons-nous en toujours dîner par là-dessus, pour me refaire encore mieux.
(*Il boîte*).

L A M È R E, *le soutenant.*

Eh ! mais tu boîte ! t'as donc mal quelque part à la jambe !

J O C R I S S E.

Eh non ! j'en fais le semblant, pour que, si mon maître me voit, il me plaigne, et qu'il ne me gronde pas.

L A M È R E.

Ah ! mon drôle ! t'est encore pus malin que je ne croyons.

(*Ils entrent dans la cuisine*).

Fin du premier acte.

A C T E S E C O N D.

Le théâtre représente un Sallon ; on y voit divers instrumens de musique , une harpe , une guittarre , un violon , des pupitres ; une toilette , à la gauche de l'acteur ; un canapé dans le fond , sur lequel sont des habits de femme , et un bonnet de bal , orné d'une plume ; une seconde plume est sur la toilette ; plus haut du même côté , une table , sur laquelle est un verre et une carafe pleine d'eau.

S C È N E P R E M I È R E.

J O C R I S S E *seul , nettoyant avec un plumeau.*

C'EST ici qu'ils vont venir après le dîner , pour jouer de la musique entr'eux , le gendre et la nouvelle future mariée , en attendant le souper et puis le bal... j'allons donc ben nous divertir ! v'à le sallon ben nettoyé à s'heure... i' restent ben long-temps à tab' aujourd'hui... c'est qu'ils s'y trouvent ben apparemment (*regardant les instrumens*). Quiens , v'là tout l'arsenal pour la musique ! v'là des violons , v'là des guittarres , v'là des z'arpes ! ça va faire une jolie symphonie quand i' vont remuer tout-ça... C'est mamzelle qu'en pince fièrement elle ! (*Il prend la guittarre et s'assied dans un fauteuil*). Quand al' chante en même temps avec sa voix , s'air qu'elle aime tant ! (*Il chante et pince ridiculement*).

Les petits oiseaux qui murmurent ,
Avec les ruisseaux qui gazouillent ,
Et pis les papillons qui s'évanouissent...
Dedans les roses...

Oh ! elle chantera encore celle-là ; ce soir , et je viendrai l'écouter pour la retenir tout-à-fait ; car j'en ai déjà un bon commencement. (*Il quitte la guittare*). Et pis elle viendra prendre sa zarpe... faut voir la frime qu'al fait tout le long des cordages , pour faire regarder les beaux bras de ses mains !... Oh ! oui ; quand all' joue de a , son amoureux l'i fait toujours pu de complimens de ses jolis

doigts que de sa belle voix. C'est des instrumens à double entendre , ça... (*Il joue dessus et dérange les cordes*). Et pis encore ses pieds qu'elle fait aller par dessous. Elle vous remue tout ça comme le carillon de la sainte maritaine. (*Il pince les cordes de tout côté*). Après ça son amoureux qui s'en vient prendre le violon , et pis il ly chante d'un air langoureux :

(*Il prend le violon , il joue et chante ridiculement*).

Ma belle amie , le cœur de mon ame...

Est tout en feu de flâme... et mes soupirs...

Dans mes ardeurs.... de ma langueur...

Fait le plaisir....

Il ne va pas ben ce violon ; faut que je le raccommode. *Il tourne une cheville , la corde se casse*. Quiens , v'là z'un éclat. (*Il tourne les autres , tout casse*). Ah , v'là la débacle générale dans les cordages... Il faut que je le remette à sa place , car i' seroit capable de dire que je l'ai dérangé. (*Il le met à sa place*).

Ah ! quiens encore ! j'avois pas vu ça , moi ! c'est des habits de bal. Oh ! c'est moi qu'en a un beau habit que je m'ai choisi moi-même , et que je les attrapperai ben avec. Et pis v'là la coëffure..... Oh ! dame ! all' va s'installer avec ça notre demoiselle.... Voyons donc comme ça rend ben sur z'une tête.

(*Il met le bonnet , le noue sous son menton , et se regarde dans la glace*).

Ah ben ! le mari n'a qu'à se ben tenir ! all' va donner dans l'œil à tout le monde avec ça.... et pis , quand elle aura cette robe sur le corps avec !.....

(*Il met la robe sur ses épaules , et fait le tour du sallon avec*).

Oh ! c'est ben sûr ; tout un chacun auront envie d'aller prendre la jarretière de la mariée !

Ah ! les v'là qui viennent !..... Eh ! vite ! fessons semblant de rien.

(*Il quitte la robe , reprend son plumbeau et oublie le bonnet sur la tête*).

S C È N E I I.

JOCRISSE , DUVAL , DUMONT , ÉLÉONORE.

D U V A L , entrant le premier , à Jocrisse.

Q U E fais-tu là , toi ? (*Dumont et Eléonore rient du bonnet de Jocrisse*).

J O C R I S S E, *sincèrement.*

Not' maît', j'achève de nétoyer, et v'là qu'est tout propre.... vous pouvez y entrer.

D U V A L, *voyant le bonnet sur la tête de Jocrisse.*

Comment, drôle ! tu as l'impudence ?

J O C R I S S E, *bonnement et hardiment.*

De quoi donc, citoyen ? je balaye ben innocemment, et vlà que vous m'attrapez encore mal-à-propos.

D U V A L, *en colère.*

Innocemment, coquin !

J O C R I S S E, *pleurant par humeur.*

Sûrement, puisque je fais ma besogne, sans penser à mal.

D U V A L, *le montrant à la glace.*

Sans penser à mal, misérable ! regarde-toi donc, et juge de ma patience.

J O C R I S S E, *à part, se voyant dans la glace.*

Ah ! sarpedie ! le maudit bonnet m'est resté sur la tête ! (*haut*) Citoyen, c'est pas ma faute ; (*ôtant le bonnet*) c'est pas ma faute, c'est que ce bonnet là....

D U V A L, *en colère.*

Oui, il est venu de lui-même se placer sur ta tête.... Le coquin ne conviendra pas encore ! voilà ce qui me fâche le plus, moi !.... Allons, va-t'en. (*Jocrisse sort*).

D U M O N T.

Mon cher beau-père, 'en attendant la compagnie, nous allons essayer de vous amuser un moment.... Ma chère Eléonore, êtes-vous en dsiposition de pincer un petit air de guittare ou de harpe ?

É L É O N O R.

Oh ! je juis prête à tout ce qui pourra faire plaisir à mon père.

D U M O N T.

En ce cas, assoyons-nous ; je vais vous accompagner avec le violon. (*Il le prend*) Eh bien ! mon violon que j'ai laissé, avant le dîner, en bon état, est tout dérangé, et les cordes sont cassées.

É L É O E O R, *pinçant sa guittarre.*

Et ma guittarre est en désordre aussi !

D U V A L.

Allons, vous verrez qu'il y a encore du Jocrisse là-dedans.

D U M O N T.

Oh ! le tems peut influer quelque fois sur les cordes.... Pourquoi Jocrisse auroit-il touché là ?

C O N G E D I E.

23



D U V A L , *en colère.*

Oh ! pourquoi touche-t-il par-tout où il n'a que faire ? Je suis sûr qu'il a touché à la harpe, aussi.

É L É O N O R , *y regardant.*

Justement ! elle est désaccordée.

D U V A L.

C'est cela. Je vous dis que monsieur Jocrisse aura donné un concert à lui tout seul. . . . Ah ! le voilà ! je vais lui battre la mesure, moi , à présent. (*Il prend sa canne, Dumont le retient*).

S C È N E I I I.

LES MÊMES, JOCRISSE , *ayant à la main un papier ployé, d'où pendent des déchirures.*

JOCRISSE , *à Eléonor.*

TENEZ-DONC, mamselle ; queu que ce c'est q' st'aut'e papier-là , où ce que v'là toutes ces filoques après ? ça vous sert-i, ça ?

É L É O N O R.

Ah ! mon dieu ! c'est la dentelle qu'on m'a apportée ce matin , pour faire un schall !

D U V A L , *voulant lui donner un coup de canne que Jocrisse esquive.*

Comment , malheureux ! tu nous abîmeras donc tout , ici ?

JOCRISSE.

Et ben donc ! faut-i pas que je sois encore responsable, quand c'est moi qu'empêche tout le mal ? Emaginez-vous, mamselle , que c'est vote chat qui jouoit avec sus vote fenêtre. Ça est tombé dans la cour, et le chien de vote père avoit déjà sauté dessus, qui l'emportoit dans l'écurie pour le rachever, quand je li ai arraché de la gueule. . . . Et pis, c'est moi qu'on gronde et qu'on veut battre ! . . . Jarni ! faut être ben ingrat !

D U M O N T.

Allons , je demande grâce pour lui.

JOCRISSE.

Tiens ! demandez putôt grâce pour le chat.

D U V A L.

Ah ! te voilà fier, parce qu'on croit que tu n'as pas tort une fois ; mais combien d'autres l'as-tu, en revanche ?

JOCRISSSE.

Et sur quoi donc encor ! là !

DUVAL.

Sur-tout. D'où vient par exemple, que tous les instrumens sont démontés et désaccordés ? est-ce encore le chat, ou le chien ? ... ou bien toi-même, qui fourres tes droigs par-tout ?

JOCRISSSE.

Ahl note maîte ! pouvez-vous m'attaquer de ça ?

DUVAL.

Mais, enfin, comment cela s'est-il donc fait ?

JOCRISSSE.

Dame ! je n'en sais rien. . . à moins que cela ne soye la poussière qu'aura volé dessus, quand j'ai balayé.

DUVAL.

Ah ! voilà une excuse excellente ! La poussière qui désaccorde une harpe, et qui casse les cordes d'un violon ! je ne sais qui me tient . . .
(*Il lève la canne*).

DUMONT, s'arrêtant.

Mon cher beau père, pardonnez-lui : vous avez promis de ne pas vous fâcher aujourd'hui.

DUVAL.

Eh bien ! qu'il s'en aille, et que je ne le voye pas ; car il me feroit manquer à ma parole.

DUMONT, à Jocrisse.

Allons, va-t'en, et dis à ta sœur de venir. (*à Eléonor*). Ma chère amie, puisque nous ne pouvons pas faire de la musique, vous aliez vous mettre à votre toilette, et essayer voire habit de bal. (*Elle va à sa toilette*).

JOCRISSSE, à part.

Ah ben ! c'est bon ! pendant ce tems-là qu'ils n'auront pus besoin de moi, je vas essayer le mien aussi, et qui sera ben pus drôle encore que le sien, je m'en vante. (*A Dumont*). Le citoyen n'a besoin de rien, lui, pour le bal ?

DUVAL, prenant sa cane.

Non, non ; mais j'ai ce qu'il me faut pour te le donner, à toi, le bal.

JOCRISSSE, s'en allant.

Oh ! je dis, ça vous fatigueroit trop, de jouer une contredanse avec cet archet-là (*Il sort*).

SCÈNE

SCÈNE IV.

LES MÊMES, hors JOCRISSE.

D U V A L.

LE drôle veut rire encore , je crois !

D U M O N T.

Il est gai naturellement. C'est dommage qu'il soit si étourdi ; car il n'y a pas de méchanceté dans ce qu'il fait.

D U V A L.

Oh ! méchanceté, ou non, j'en ai assez souffert , et je promets bien que , demain , il ne mettra plus ma patience à l'épreuve. Tout ce qui arrive de mal, aujourd'hui , de sa part , ne vous en prenez qu'à vous ; car c'est vous qui m'avez forcé à le garder... Pour n'en plus parler , je vais lire les papiers publics.

(Il se met dans un fauteuil , et lit).

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA SŒUR.

L A S Œ U R.

M O N frère m'a dit que vous me demandiez , mamselle ?

É L É O N O R.

Oui , ma bonne, c'est pour me coëffer.

(La sœur lui essaye le bonnet).

L A S Œ U R.

Si vous vouliez , mademoiselle, je vous attacherois encore cette plume-là sur le côté.

D U M O N T.

Oui , cela fera fort bien ; cela aura plus l'air espagnol.

D

L A S Œ U R.

C'est que je n'ai pas de grandes épingles. Il faut que j'appelle Jocrisse, qu'il aille m'en chercher.

(Elle sonne).

(Présentant la plume sur le côté de la tête d'Eléonor). Voyez-vous, mamselle ? comme ça, tenez.

D U M O N T.

Comment donc ? mais elle a vraiment du goût.

(Eléonor met son collier, qu'elle prend sur sa toilette).

L A S Œ U R.

Oh ! comme il m'impatiente ! qu'est-ce qu'il peut donc faire, à présent ?

(Elle sonne encore).

D U M O N T, tirant des boucles d'oreilles d'un écrin.

Et les boucles d'oreilles ? (Il les lui présente).

É L É O N O R.

Ah ! Dumont ! c'est une galanterie de votre part.

(Elle met les boucles).

L A S Œ U R, impatientée sur la porte.

Jocrisse ! oh ! Jocrisse !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JOCRISSE.

(Il est revêtu d'un habit de diable , avec une queue et des cornes ; il entre vivement et en sautant).

LA SŒUR , effrayée , et s'enfuyant auprès d'Eléonor.

AH ! mon dieu ! mon dieu ! queu que c'est que ça Sauvez-vous, mamselle.

ÉLÉONOR , s'évanouissant.

Oh ciel !

LA SŒUR , courant par la chambre.

Miséricorde ! c'est le diable !

DUVAL , se levant vivement.

Qu'est-ce que c'est, morbleu ?

DUMONT , tirant l'épée qu'il trouve sur un fauteil.

Le diable ! voyons ça. (Il s'avance sur lui).

JOCRISSE , se jettant sous la table.

Eh ! prenez donc garde ! grace ! grace ! ce n'est pas le diable. (Il tire le tapis , et renverse le miroir , les deux flambeaux , et tout ce qu'il y a sur la toilette).

LA SŒUR , criant encore plus fort.

Ah ! bonne vierge ! nous sommes perdus !

LA MÈRE , accourant au bruit.

Quoique c'est donc que tout ça !

JOCRISSE , sous la table.

N'ayez pas peur , personne ; c'est pas le diable ; c'est Jocrisse.

(Il sort de dessous la toilette , et reste à genoux devant).

DUMONT.

Comment c'est encore monsieur Jocrisse ?

JOCRISSE , ôtant son masque.

Eh , oui ! c'est moi-même ; ne vous effrayez pas.

D 2

D U V A L , en colère , prenant sa canne pour en donner à Jocrisse.

Eh quoi , misérable ! c'est toi qui nous fais encore ce vacarme ?
(*Il veut se lancer sur lui , Jocrisse veut se reculer pour éviter le coup , et renverse la toilette*).

J O C R I S S E , pleurant.

Ce n'est pas ma faute , mon cher maître ; j'étois t'après à essayer ce petit déguisement là pour le bal , ce soir , où ce que je comptois vous amuser avec ; mais on m'a tant sonné et tant crié , que pour venir plus vite à vos ordres , je n'ai pu pensé à l'ôter.

L A S Œ U R.

Eh ben , que le diable l'emporte lui-même , pour la frayeur que tu nous a faite là. (*Donnant un verre d'eau à Eléonor*) Tenez , ma chère maîtresse , buvez ce verre d'eau.

É L É O N O R.

Donne , j'en ai grand besoin.

D U V A L , irrité.

Je ne sais qui me tient que je ne t'assomme tout-à-fait.

J O C R I S S E , toujours à genoux.

Mon cher maître , donnez-moi , si vous voulez , une bonne volée ; mais ne vous fâchez pas contre moi ; je n'ai rien fait par exprès du tout.

D U V A L , se retenant.

Tu mériterois bien d'avoir ce que tu demandes-là , et mieux encore ; mais je m'en veux plus à moi-même de la patience que j'ai eue , qu'à toi de ton étourderie... Lève-toi , je te pardonne.

J O C R I S S E , se levant et tout joyeux,

Ah , grand merci , not' maître !

D U V A L , avec une colère concentrée.

Mais , vas-t-en ; sors de ma maison ; n'y couche pas même , et que je ne te revoie jamais.... Demain , je ferai ton compte avec ta mère... Pour toi , si tu remets seulement le pied devant ma porte , tu peux être sûr que je te payerai tout ce que je te dois depuis long-temps. (*A sa fille et à Dumont*). Allons-nous-en , mes amis. (*Il sort*).

JOCRISSE, à Dumont, qui donne le bras à Eléonor.

Mon brave citoyen, parlez donc pour moi !

DUMONT.

Souviens-toi de mon portrait que tu as si bien équipé.

JOCRISSE, à Eléonor.

Ma belle demoiselle....

ÉLÉONOR.

Et mon schall avec lequel tu as fait jouer le chat.

(Elle sort avec Dumont).

JOCRISSE, à sa sœur.

Et toi, ma bonne petite sœur !...

LA SŒUR.

Oui ; et mes bas de soie que tu m'as tous perdus !...

(Elle sort aussi).

SCÈNE VII et dernière.

JOCRISSE, SA MÈRE.

JOCRISSE.

LA ! fiez-vous donc sàs le monde !... v'là pourtant les protections qu'on retrouve dans le malheur !... Ma pauv'e mère !...

LA MÈRE.

Eh ! mon fichu , misérable , que t'as graissé dans le beurre !... mais c'est égal ; le cœur d'une mère parle encore pour toi. Viens , mon pauvre enfant ; je te vas conduire quelque part pour ste nuit , pisqu'on ne veut pas que tu couches ici... mais tâche au moins que ça te corrige , et que ça te rende pus raisonnabe pour te tenir dans une autre condition , si tu peux en retrouver encore.

JOCRISSE.

Ah pardine ! j'en trouverai que de reste , des conditions... mais

la difficulté c'est de rencontrer un bon maître, et alors vous verrez que je m'y tiendrai. (*Au public*). Citoyens, voilà ben du monde qu'est en colère contre Jocrisse, et qu'a juré après lui aujourd'hui, mais s'il vous a fait rire un peu, il est dédommagé de leur manvaise humeur.

FIN.

